

en large. . . Anita, s'étant réchauffée, se dirigea vers la porte pour gagner sa chambre. Mais un appel du conseiller la fit se retourner.

— Anita, dites donc à Charlotte de nous envoyer du café. Cela achèvera l'œuvre du feu, n'est-ce pas, Heiffer ?

Au moment où Anita allait traverser le vestibule pour gagner l'office, elle s'arrêta frappée de surprise. La porte de la rue était ouverte, et, sur le seuil, venait d'apparaître une grande jeune fille brune en costume de voyage.

— Frédérique ! s'écria Anita, stupéfaite.

La jeune fille s'avança et les deux cousines se serrèrent froidement la main, tandis que Frédérique expliquait :

— Ma mère et mes sœurs se sont arrêtées chez la tante Ornser, mais je ne puis la souffrir, et j'ai obtenu la permission de prendre le train directement pour M. . . Félicité est avec moi, car elle se sentait un peu fatiguée du voyage.

Anita échangea également un serrement de mains avec l'adolescente trop grande, maigre et pâle, qui apparaissait derrière Frédérique. Si les autres enfants de Mme Handen n'avaient pas pour elle l'hostilité d'Ary et de Frédérique, ils la traitaient avec une complète indifférence et la connaissaient fort peu, par suite de la séparation systématique imposée à Anita vis-à-vis de ses cousins, en dehors des repas.

— Ma mère et Ary arriveront ce soir avec Bettina et Claudine, répondit Frédérique à une question de sa cousine. Il faudra appeler Thomas pour aider au déchargement de la voiture. Mina, ajouta-t-elle en se tournant vers l'ancienne bonne des enfants, élevée depuis peu au rang d'aide de Charlotte. Surtout, veillez aux caisses de M. Ary !

Elle se dirigeait vers l'escalier, mais un geste d'Anita l'arrêta.

— Votre oncle Heffer et son fils sont là, Frédérique, ainsi que le conseiller.

A ce dernier nom, les sourcils de la jeune fille se froncèrent et elle eut un mouvement de recul. Puis, levant légèrement les épaules, elle se dirigea, suivie de Félicité, vers la salle d'étude.

Anita alla porter à Charlotte l'ordre du conseiller et la nouvelle de l'arrivée inopinée de ses jeunes maîtresses, puis elle remonta dans sa chambrette, la même toujours, une austère petite cellule qui avait vu couler bien des larmes amères de l'enfant aimante et délaissée. Elle se mit au travail jusqu'à l'heure du déjeuner, auquel prirent part le pasteur, le conseiller et Ulrich. Frédérique occupait la place de maîtresse de maison et Anita fut frappée du changement opéré en elle pendant ces quelques mois. A défaut de beauté régulière, elle possédait un charme étrange et sévère, et son caractère, à l'extérieur du moins, semblait moins bizarre, moins inégal qu'autrefois. Sa taille admirable, son extrême aisance de manières ne rappelaient plus la gauche et brusque fillette de jadis. Cependant, une lueur irritée traversait encore à certains instants son regard, particulièrement lorsqu'elle voyait Ulrich causer un peu

longuement avec Anita, sa voisine de gauche, ou bien quand le conseiller lui adressait à elle-même quelques-uns de ces mots désobligeants dont il avait le secret. Il n'eut pourtant pas très souvent l'occasion de décocher ses traits malveillants, car il fut surtout question d'Ary, son favori. . . Et Anita vit avec surprise la froide Frédérique s'animer en parlant de son frère. Sa voix vibra d'émotion et de fierté tandis qu'elle relatait les concerts où le jeune artiste avait été couvert de gloire, ceux surtout où l'auditoire, subjugué par la magie de cet incomparable talent, s'était levé, frémissant d'enthousiasme, et avait acclamé frénétiquement le musicien. . . Et Ary Handen n'était pas cantonné dans son art. Sa remarquable intelligence lui avait permis en même temps d'acquérir une science étendue, qui en faisait, ainsi que le déclara fièrement Frédérique, un être absolument supérieur.

— Si Conrad vivait, lui qui avait un faible pour cet enfant ! dit avec émotion le pasteur. Que de fois m'a-t-il confié ses espérances sur son fils aîné ?

— Et elles se sont réalisées, dit Frédérique, dont le regard s'était voilé en entendant le nom de son père. Ary est bien l'homme d'intelligence et de devoir, en même temps que l'artiste rêvé par notre père bien-aimé.

— Enfin, nous en jugerons ce soir, dit Ulrich. Voici longtemps que je ne l'ai vu. . . deux ou trois ans, n'est-ce pas, Frédérique ?

La conversation tomba alors sur l'existence du jeune homme à l'Université, et Ulrich se mit à narrer avec sa verve ordinaire d'amusantes anecdotes qui amenèrent la gaieté autour de la table et déridèrent même Frédérique. . . Le repas terminé, Anita les laissa réunis et s'en alla chez les demoiselles Friegen pour y passer, comme à l'ordinaire, une laborieuse après-midi. Vers 6 heures, elle quitta l'hospitnière maison grise et se dirigea vers la chapelle catholique.

Le jour tombait, une lueur grise éclairait à peine le petit sanctuaire, l'autel de bois sculpté, les vieux tableaux aux teintes sombres et aux contours effacés. La lampe du tabernacle, divin fanal conduisant à Celui qui est le phare éternel, piquait d'un point rouge la demi-obscurité. . . Anita se laissa glisser à genoux et joignit les mains dans un geste un peu angoissé.

Elle se sentait décidément aujourd'hui triste et abandonnée plus qu'à l'ordinaire. . . Était-ce, en ce douloureux anniversaire, le souvenir plus vivace du jour qui l'avait faite orpheline, ou bien la pensée de cette réunion de famille qui se préparait et d'où elle serait exclue, sinon tout à fait par la présence, du moins par le cœur ? . . . Oh ! la famille, quelle joie pénétrante et douce ! . . . Et la connaîtrait-elle jamais !

Un léger sanglot lui échappa et elle cacha sa tête entre ses mains. Mais, en la relevant, son regard exploré se fixa sur le tabernacle. . . Il y avait là Celui qui est le Père des orphelins, l'Ami des âmes souff-